

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

ANNÉE 1936

No 717

THÈSE

POUR LE

DOCTORAT DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

(Mention Médecine)

PAR

Joachim WEINBACH

Né le 5 Mars 1908 à Struj (Pologne)

Contribution Clinique
à l'étude

de la Schizophrénie

(le cas de Lucie L..)

Président M. CLAUDE, Professeur

IMP. GRENAUD & QUÉRY

54 bis, Rue de Lancry — PARIS (X°)

1936

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

ANNÉE 1936

No

THÈSE

POUR LE

DOCTORAT DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

(Mention Médecine)

PAR

Joachim WEINBACH

Né le 5 Mars 1908 à Struj (Pologne)

Contribution Clinique
à l'étude

de la Schizophrénie

(Le cas de Lucie L.)

Président M. **CLAUDE**, Professeur

IMP. GRENAUD & QUÉRY

54 b's, Rue de Lancry — PARIS (X^e)

1936

I. —PROFESSEURS

	MM.
Anatomie	ROUVIERE.
Physiologie.	Léon BINET.
Physique médicale	STROHL.
Chimie médicale	DESGREZ.
Bactériologie	Robert DEBRÉ.
Parasitologie et histoire naturelle médicale	BRUMPT.
Pathologie médicale et générale	BAUDOIN.
Pathologie chirurgicale	CHEVASSU.
Anatomie pathologique	ROUSSY.
Histologie.	CHAMPY.
Pharmacologie et matière médicale	TIFFENEAU.
Thérapeutique	HARVIER.
Hygiène et médecine préventive	TANON.
Médecine légale.....	BALTHAZARD.
Histoire de la médecine et de la chirurgie	FIESSINGER.
Pathologie expérimentale et comparée	Maurice VILLARET.
Hydrologie thérapeutique et climatologie	LOEPER.
	CARNOT.
Clinique médicale	CLERC.
	Marcel LABBÉ.
	LEREBOULLET.
	NOBECOURT
Hygiène et clinique de la première enfance	
Clinique des maladies des enfants	H. CLAUDE.
Clinique des maladies mentales et des maladies de l'encéphale	GOUGEROT.
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques	GUILLAIN.
Clinique des maladies du système nerveux	LEMIERRE
Clinique des maladies infectieuses	CUNEO.
	GOSSET.
Clinique chirurgicale	GREGOIRE.
	LENORMANT.
Clinique ophtalmologique	TERRIEN.
Clinique urologique	MARION.
	BRINDEAU.
Clinique d'accouchements	COUVELAIRE.
	JEANNIN.
Clinique gynécologique	MOCQUOT
Clinique chirurgicale infantile et orthopédie	OMBREDANNE.
Clinique thérapeutique médicale	RATHERY.
Clinique oto-rhino-laryngologique	LEMAITRE.
Clinique thérapeutique chirurgicale	Pierre DUVAL.
Clinique propédeutique	SERGENT.
Clinique de la Tuberculose	BEZANÇON.
Clinique chirurgicale orthopédique de l'adulte	MATHIEU.
	HOVELACQUE.
	MULON.
Professeurs sans chaire	OLIVIER.
	VERNE.



IV. — AGRÉGÉS CHARGÉS DE COURS DE CLINIQUE ANNEXE

à titre permanent

MM.	
ABRAMI.	} Clinique médicale.
ALAJOUANINE.	
AUBERTIN	
BRULÉ	
CHABROL	
CHIRAY	
DONZELOT	
DUVOIR	
LIAN.	
PASTEUR-VALLERY-	
RADOT	
SÉZARY	
MM.	
BASSET	} Clinique chirurgicale.
BROCQ	
CADENAT.	
GATELLIER.	
HEITZ-BOYER.	
MOURE.	
QUENU.	
SCHWARTZ	
VELTER	
MM.	
EGALLE.	} Clinique obstétricale.
GUENIOT	
LE LORIER	
LEVY-SOLAL	
METZGER.	

V. — CHARGÉS DE COURS

MM.	
CHAILLEY-BERT, agrégé.	Education physique.
LEDoux-LEBARD.	Radiologie clinique.
WEIL-HALLÉ.	Puériculture.
RUFFU	Stomatologie.

Par délibération en date du 9 décembre 1798, l'Ecole a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

MM.

BÉNARD (Henri)	Pathologie médicale.
BERNARD Etienne	Pathologie médicale
BESANÇON (Justin)	Hydrologie
BOULIN	Pathologie médicale.
BULLIARD	Histologie
CATHALA	Pathologie médicale.
CHEVALLIER	Pathologie médicale.
DOGNON	Physique.
FEY	Urologie.
FALLIARD.	Parasitologie.
GASTINEL	Bactériologie.
De GAUDART D'ALLAINES	Pathologie chirurgicale.
GAYET	Physiologie.
GIROUD.	Histologie.
HAGUENAU.	Pathologie médicale.
HALPHEN.	Oto-rhino-laryngologie.
HAZARD.	Pharmacologie.
HUGUENIN.	Anatomie pathologique.
JOANNON	Hygiène.
LABBÉ (Henri)	Chimie biologique.
LACOMME	Obstétrique.
LANTUEJOL.	Obstétrique.
LAROCHE Guy)	Pathologie médicale.
LEMAIRE.	Pathologie expérimentale.
LEVEUF.	Pathologie chirurgicale.
Mlle J. LÉVY	Pharmacologie.
LÉVY-VALENSI.	Neurologie et Psychiatrie.
MOREAU	Pathologie médicale.
MOULONGUET	Pathologie chirurgicale.
MOUQUIN.	Pathologie médicale.
OBERLING	Anatomie pathologique.
PETIT-DUTAILLIS	Pathologie chirurgicale.
PIÉDELIÈVRE.	Médecine légale.
PORTES.	Obstétrique.
RICHET.	Physiologie.
SANNIÉ.	Chimie biologique.
SÈNEQUE	Pathologie chirurgicale.
TROISIER	Pathologie expérimentale.
TURPIN	Pathologie médicale.
VIGNES	Obstétrique.
WILMOTH *	Pathologie chirurgicale.

III. — AGRÉGÉS RAPPELÉS A L'EXERCICE

pour le service des examens

MM.

ALGLAVE	Pathologie chirurgicale.
BUSQUET.	Pharmacologie.
CHAILLEY-BERT	Physiologie.
LEROUX.	Anatomie pathologique.
NEVEU-LEMAIRE.	Parasitologie.

A MONSIEUR LE PROFESSEUR HENRI CLAUDE
Membre de l'Académie de Médecine
Professeur de Clinique des Maladies Mentales
et de l'Encéphale
de la Faculté de Médecine de Paris
Officier de la Légion d'Honneur

*Qui nous a fait le grand honneur d'avoir
bien voulu nous inspirer le sujet de
cette thèse, et d'en accepter la prési-
dence ; en témoignage de notre vive
reconnaissance et de notre profond
hommage.*

A MONSIEUR LE DOCTEUR DANIEL LAGACHE
Agrégré de l'Université
Médecin des Asiles
Chef de Clinique de la Faculté

*Dont les conseils compétents et éclairés
généreusement prodigués au cours de
ce travail, nous ont été le guide pré-
cieux de tous les instants et à qui nous
ne saurions trop exprimer, ici toute
notre gratitude.*

A MA MERE

A MON PERE

*En faible témoignage de mon attachement
filial et de ma profonde gratitude, pour
tout ce qu'ils ont fait pour moi.*

A MON FRERE, le D^r SALOMON WEINBACH

*Dont la tendresse fraternelle, sans défail-
lance et sans égale, m'a soutenu et ré-
conforté pendant toutes mes études mé-
dicales.*

A MA BELLE-SŒUR, EDOUARDE

A TOUTE MA FAMILLE

A MES PROCHES

A MES AMIS

AVANT-PROPOS

INTRODUCTION

Nous n'avons pas l'ambition, dans ce modeste travail, d'apporter aucune considération plus ou moins originale, ou nous touchant l'étiologie, le mécanisme psychopathologique, les développements psychologiques enfin, de la Schizophrénie.

Nous nous sommes attachés dans ce travail, uniquement à l'étude clinique du cas Lucie L. . . ; qui tant par sa longue évolution s'échellonnant sur 35 années de séjour à l'Asile Clinique de St-Anne, que par son polymorphisme symptomatologique et ses considérations étiologiques intéressantes, mérite croyons-nous, d'être relevé et étudié, en tant que contribution intéressante à l'étude clinique de la Schizophrénie.



Digitized by the Internet Archive
in 2026

CHAPITRE I

LE CAS LUCIE L...

I. DOSSIER ADMINISTRATIF

A) Procès verbal du Commissaire de police. le 3 Juin 1901.

Se présente Mr. J. . . , directeur de Beaujon, qui déclare venir demander le placement dans asile de L. . . qui est atteinte d'aliénation mentale. Elle est entrée à Beaujon il y a 7 ans. Depuis quelques temps, L. . . avait surtout la nuit des manifestations bizarres, dont on ne pouvait guère discerner la cause. Dans la nuit du 1 au 2 juin, elle a été prise d'une crise plus violente au cours de laquelle elle poussait des cris, réveillant les femmes en couches et troublant le repos du personnel. Dans la journée du 2 juin, L. . . n'a pas cessé d'être en proie à des hallucinations, elle prétendait qu'on la poursuivait, qu'on voulait la faire mourir, que tout le monde était acharné à sa perte. A un certain moment elle a paru à la fenêtre de son logement du 4e étage, en chemise et poussait des cris, attirant ainsi les personnes habitant la rue de Courcelles d'en face.

L. . . n'a absolument pas conscience de ses actes, elle est dangereuse pour les personnes qui l'entourent, ainsi que pour elle-même, car dans la crise elle pouvait attenter à ses jours. Il y a donc lieu, de la placer dans un établissement spécial etc. . . Je vous dépose un certificat de Mr. Troisier, médecin de Beaujon, constatant une aliénation mentale.

Déclaration de Mme A. . . , surveillante qui déclare :

L. . . avait depuis quelques temps, des idées bizarres, sans cependant que ces idées aient attiré une attention plus particulière. Toutefois, depuis quelques jours, son état s'est aggravé, à un tel point, qu'elle était atteinte du délire de la persécution. Elle voyait des personnes imaginaires qui lui voulaient du mal lui nuire dans ses fonctions. Dans la nuit du 1 au 2 juin, elle a été prise d'une crise plus violente, au

cours de laquelle, elle divaguait, poussait des cris incohérents et cherchait à se jeter par la fenêtre de son logement. L. . . ne jouit certainement pas de la plénitude de ses facultés mentales, et son internement. . . etc.

Déclaration de Mlle L. . . , 27 ans infirmière :

Depuis environ 15 jours, je me suis aperçu, que L. . . donnait des signes de désordres cérébral. Elle n'était pas *communicative* comme d'habitude et paraissait mélancolique. elle a été prise d'une crise violente, au cours de laquelle elle divaguait, tenait des propos incohérents, se promenait toute nue et cherchait à se jeter par la fenêtre. Elle n'a nullement conscience de ses actes, et son internement. . . etc.

B) *Certificats médicaux*

1) *Placement d'Office 5 Juin 1901 Dr. P. G. . . :*

Dégénérescence mentale avec accès délirants. Mobilité extrême. Excitation. Surmenage cérébral. Idées de persécution. Hallucinations. Terreurs. Insomnie. Refus d'aliments.

2) *Le 6 Juin 1901. — Certificat Immédiat. Asile Clinique de Ste-Anne.*

Délire hallucinatoire à évolution aigu très probablement. Prédominance des idées de persécution. Agitation nocturne.

Signé : Dr. Ma. . .

3) *Asile Clinique de Ste-Anne. Le 20 Juin 1901. Certificat de quinzaine.*

Dégénérescence mentale, délire hallucinatoire, prédominance des idées de persécution; «on l'hypnotise, on la fait parler» Anxiété par intervalle. Insomnie. — A maintenir.

Signé : Dr. Ma. . .

4) *Asile Clinique de Ste-Anne. Le 3 Juillet 1901 Certificat de situation.*

Dégénérescence mentale. Interprétations délirantes de persécution. Réaction triste, découragement profond, insomnie.
— A maintenir.

Signé : Dr. Ma. . .

5) *Asile Clinique de Ste-Anne. Le 9 Nov. 1902 Certificat de situation.*

Délire de persécution avec hallucinations de l'ouïe et de la sensibilité générale. Le traitement sera de longue durée.

Signé : Dr Me. . .r.

6) *Asile Clinique de Ste-Anne. Certificat Semestriel. Entre 15-7-16 et 15-1-17.*

Démence précoce. Hallucinations et idées délirantes. Crises d'excitation avec violence.

(Pas de signature.)

2. OBSERVATION MEDICALE

7 *Juin* 1901. — La malade a la voix enrouée des maniaques. Par instants encore elle pousse des cris, crie « je veux mourir » ou se met à pleurer, elle a une très grande mobilité d'esprit et passe sans transition d'une idée à une autre.

D'après son récit elle se serait aperçue au mois de juin qu'on voulait la magnétiser. A la suite d'une scène de reproches avec son ami, celui-ci a fait un geste qui l'a hypnotisée pour la posséder d'avantage. Son délire où prédominent les idées de persécution, et les idées d'empoisonnement repose surtout sur des interprétations, des illusions et des hallucinations.

Elle a été magnétisée. C'est Mr. R. , chef de Clinique, qui l'hypnotise, qui l'oblige à dormir. On l'a transformée en somnambule, on lui fait commettre des inconséquences, on l'a obligée à raconter sa vie privée. On l'empêcher de voir et d'entendree, de sorte que des gens pouvaient entrer chez elle, sans être vus, et on la voyait s'habiller, se deshabiller, prendre des bains, et on faisait des instantanés. Dans son service elle a subie des misères de la part des infirmières et des aides.

- Dans la rue elle est suivie par la police; on la guette

Elle croit reconnaître ici de nombreuse personnes de Beaujon. — A Beaujon déjà elle a bien remarquée, que Mr Rudeaux l'observait sans cesse, il se déguisait tantôt en garçon de service, tantôt en électricien. Ici elle prend Mme Petit pour un homme, parfois elle s'imagine être en présence de Mr Ribemont. Elle se figure qu'elle avait cette nuit un chef de clinique de Beaujon dans le lit voisin. -- Elle se demande si l'infirmerie n'est pas l'hôpital Beaujon, qu'on avait transformé en prison. Dans sa cellule il y avait une lu-

mière qui devait faire marcher un cinématographe où l'on représentait des scènes de sa vie privée.

Hallucinations de l'ouïe — Elle a reconnu dans sa chambre les voix de ses infirmières et de ses aides. — On lui disait des horreurs. On chantait tout le temps : «tu mourras et d'amour et d'horreur », — c'était surtout Mlle X..., qui chantait ainsi.

Hallucinations de la vue. — Elle a vu Mr Loubet cette nuit dans la salle, elle l'a reconnu à sa barbe blanche.

Hallucin- de l'odorat et du goût. — Il y avait une très mauvaise odeur dans son armoire que quelqu'un avait dû mettre. Ses aliments ont mauvais goût. On veut l'empoisonner, elle refuse parfois de manger. Elle prétend que ses aliments lui donnent des syncopes, quelque chose au cœur comme si elle allait mourir.

Troubles de sensib. générale. — Ce sont surtout des troubles du côté des organes génitaux. On l'hypnotisait de ce côté ; les appareils étaient dirigés de ce côté. Elle a eu la sensation d'être violée, on lui a aussi fait venir des goûts contre nature.

Conscience conservée. — Conscience de son état. Par moments elle dit : «On me rend folle», — conscience du temps, du lieu conservée.

7 Juin. — La malade a été agitée toute la nuit elle a des *illusion de reconnaissances multiple*, prend les veilleuses pour des hommes et veut tantôt les embrasser, tantôt les étrangler. Elle a essayé elle-même de s'étrangler avec son mouchoir à plusieurs reprises, elle a très souvent manifestée des idées de suicide.

10 Juin. — La malade est calme la nuit ; mais elle continue à se croire magnétisée, et à faire des interprétations : « il y a que des hommes déguisés en femmes dans le dortoir, elle y reconnaît la plupart des personnes de son service de Beaujon ».

14 *Juin*. — Même état, illusions de reconnaissance multiple. Anxiété par moments. Elle demande du poison. Elle supplie qu'on la pardonne.

4 *Juillet*. — *Réaction triste. Découragement profond*. Ne veut pas dire ce qu'elle a. (C'est probablement une peine de cœur : aurait été abandonnée par un individu qui lui avait promis le mariage, et lui avait mangé ses économies).

18 *Novembre* 1901. — La malade dit qu'elle est très triste, qu'elle ne veut pas qu'on l'interroge ; elle prend le médecin pour un ami de son amant qui l'aurait abandonnée. Ce dernier a voulu la faire passer pour folle et la faire interner à Sainte-Anne.

Elle se met en colère, disant qu'elle ne veut pas « rester à Lourcine » — elle pleure ; quelques secondes après, elle se met à rire, — elle ne veut pas dire la cause de cette gaieté.

Cette mobilité d'humeur apparaît d'ailleurs fréquemment au cours de l'examen. La malade s'irrite lorsqu'on lui rappelle son métier de sage-femme. La malade répond par phrases très courtes. On lui demande les causes de sa tristesse ; ça va durer pendant des jours — « Vous le savez mieux que personne. »

Elle prend une des infirmières en train de travailler, pour une de ses amies venue pour l'espionner ; « c'est une hypocrite » et elle se met à lui parler, lui disant qu'elle ne supportera pas plus longtemps sa conduite.

Elle a été arrêtée par la police et elle attend que la police la relâche, elle est d'ailleurs une personne honnête, qui n'a jamais assassiné ni volé, comme la personne qui rentre dans la salle (la malade montre en même temps une infirmière) la malade cause volontiers de sa vie, de sa famille mais dès qu'on veut l'interroger sur ses idées délirantes, ses hallucinations, elle devient réticente, — « Vous n'avez pas besoin de le savoir on l'a dit ».

Négativisme — s'oppose à ce qu'on l'examine au point de

vue physique se laisse ensuite examiner sans difficulté.

18 Nov. 1901. — La tristesse empreinte sur le visage de la malade, est accusé par elle. Elle veut pas qu'on l'interroge. Elle demande au médecin son nom et le prend ensuite pour un de son amant, qui l'aurait abandonnée. Ce dernier a voulu la faire passer pour folle et la faire interner à Ste-Anne.

Puis elle se met en colère, disant qu'elle ne veut plus rester à Lourcin. « Je l'entendu dire, tout le monde ne parle ici que de syphilis ». Quelques secondes après, la malade se met à rire, gaieté qu'elle ne veut pas expliquer. Cette mobilité d'humeur apparaît d'ailleurs à plusieurs reprises au cours de l'examen. Elle s'irrite dès qu'on évoque son passé de sage-femme.

30 Novembre 1901. — *La malade cherche à s'étrangler*, avec un cordon. La malade répète assez souvent ces tentatives, elle a besoin d'une surveillance continuelle, d'autant plus qu'elle a l'habitude de cacher sa tête sous les draps.

5 Février 1902. — La malade est toujours très hallucinée.

— « Puisque vous insistez tant, puisque vous voulez le savoir, et bien oui, j'ai fait des avortements, j'en ai fait plusieurs et je me suis bien fait paver. Je vous dirai même, si vous y tenez, que je me suis fait avorter moi-même ».

7 Mai 1902. — Pas de désorientation. Elle dort bien; personne ne l'inquiète. Elle veut bien sortir, cela lui est égal.

— « Je suis venue ici, parce que j'étais folle; aujourd'hui je ne le suis plus, mais j'ai la tête faible, je souffre encore de la tête ».

A conservé, des souvenirs professionnels. Mais ne réagit que faiblement aux questions qu'on lui pose.

2 Septembre 1904 — Toujours fantasque et complètement inactive, attention limitée peu de réactions intellectuelles. Quelquefois boudeuse ou triste, elle se cache sous ses cou-

verture, au moment de la visite, et refuse de se laisser voir. Le lendemain, gaie, souriante répond volontiers à quelques questions simples : « Je vais bien. je suis bien » etc.

Doit être surveillée, lorsqu'elle est dans ses moments de mauvaise humeur; a encore de temps en temps des idées de suicide et ferait des tentatives, si on ne la surveillait; (tente de s'étranger avec un cordon.)

5 Février 1905. — La malade est contrariée, parce qu'on lui a changé sa voisine de dortoir :

— « En voilà trois qui meurent près de moi » — « il n'y a que moi qui mange ici; je suis le Gargantua de la salle » — elle se croit entouré d'hommes; le malade qui est à côté d'elle est un prêtre. Parfois violente.

31 Octobre 1905. — La malade raconte qu'elle a deux cigales dans le corps. Elle sont rentrées par la fenêtre en se tenant, et elles ont pénétré dans son corps, par le vagin, où elle avait des déchirures. Il y a de cela trois ans, puis la malade dit, qu'il y avait des chevaux dans le mur. *Elle raconte tout cela, sur le ton de la plaisanterie et en se cachant la tête dans les mains pour rire.*

26 Novembre 1905. — La malade s'agite dans la salle, elle dit qu'on l'appelle « putain », et qu'elle ne peut pas supporter qu'on l'injurie de la sorte. Hallucinations de l'ouïe.

25 Juillet 1906. — Souriante et très aimable ce matin; accepte volontier de venir causer avec nous au bureau. Toute incohérente. Elle n'est pas une femme, mais un homme. — Elle l'a remarqué à son caractère, et à tout le reste. — Elle ne peut pas souffrir les femmes, et se sent parfois poussé à les tuer. Elle a des bras d'homme, des jambes et encore une fois tout le reste. En naissant, elle avait un cordon ombilical atrophié. Cependant elle a eu 2 enfants ici. Elle était enceinte de 5 mois, quand elle est entrée; son enfant est celui d'un Egyptien. Elle a eu un autre enfant et a vu un Egyptien dans une chambre ici.

Délire de grandeur et de richesse. — Elle est très riche possède des fortunes entières. Elle est immense, elle est *ville*, Biskra. etc. Elle est homme; a été soldat, a porté la giberne. Mr. Bouilly l'a soigné pour une fracture de la clavicule à force d'avoir porté le sac. Nous mêmes sommes, le Roi d'Italie.

Elle nous a parfaitement reconnu. — On l'a empoisonnée à Beaujon avec de l'antipirine et un café avec du poison qu'elle ne connaît pas. *Elle faisait son métier de sage-femme machinalement, comme un cheval*, mais elle pensait à tout cela. . . qu'on l'empoisonnait. Sourires précieux. Voix et ton manières.

20 Septembre 1906. — De mauvaise humeur; ne se rappelle pas ce qu'elle nous a dit au mois de juillet. — « Vous n'êtes qu'un domestique, le domestique du Dr Labadie-Lagrave, — je suis une bonne. . . je me soigne. — Tendances agressives.

21 Septembre 1906. — Dès qu'elle nous aperçoit nous crie : «vous n'êtes qu'un assassin» nous tourne le dos et se sauve.»

22 Septembre 1906. — Toujours de mauvaise humeur. Prétend qu'elle n'a plus ses règles qu'elle a été opérée. qu'elle n'est plus femme.

14 Octobre 1907. — D. : En quelle année sommes nous ?

R. . En 1906, je crois, 1901 ou 06, novembre, je crois.

D. : Quel âge avez-vous ?

R. : Je ne sais pas, je ne sais pas, quand je suis née . . . J'ai eu la fièvre typhoïde ou pneumonie, j'ai été très malade à Aix-en-Provence en 73, 74, j'ai eu la fièvre cérébrale.

D. : Où êtes-vous ici ?

R. : A l'hôpital Sainte-Anne. Je n'avais jamais pensé qu'un jour j'y viendrais. Je me parfumais la tête.

D. : Quelle maladie avez-vous ?

R. : J'ai mal à la tête. Les pigeons m'ont ouvert le crâne, et m'ont mangé la tête. J'ai eu la tête ouverte par un coq, aussi à la campagne. Un chat m'a mangé la tête ; comme une

pieuvre. J'ai été poète, je savais très bien la musique.

D. : Quel métier faites-vous ?

R. : Aucun, je ne travaille plus. J'étais sage-femme à l'hôpital Beaujon.

D. : 18 et 15 ?

R. : 32, 33.

D. : 29 plus 17 ?

R. : 47, 48. — Je sais pas, « J'en m. de » tout le monde, je ne suis pas obligé de travailler ici, moi. Les éditeurs sont des voleurs et des assassins.

D. : 8×6 ?

R. : 48.

D. : 8×9 ?

R. : Je ne sais pas, 79, je ne veut pas être caissière, je ne suis pas obligée de tout savoir.

D. : 8 moins 5 ?

R. : 3.

D. : 25 moins 18 ?

R. : 7.

—D. : 45 moins 17 ?

R. : Je ne sais pas... Pourquoi les oiseaux pleurent-ils la nuit ? Il y en a que causent tout haut, ces bêtes-là m'ont toujours ennuyée, partout où je passe. J'étais capitaine d'infanterie en Corse, j'ai eu la fièvre cérébrale.

Mange bien seule, s'habille seule, se couche seule. Ne veut pas qu'on la touche : «Elles me font mal, elles ont touché des moutons avant.» Dort bien, cause quelquefois cependant, la nuit. Très violente par intervalles. Jette à la figure, tout ce qu'elle a sous la main. Ne gête pas.

D. : Est-ce qu'il y a des gens qui vous en veulent ?

R. : Jamais de la vie ! Penses-tu ?

D. : Est-ce que votre santé est bonne ?

R. : Oh, oui !

D. : Quels sont vos projets, quand vous sortirez d'ici ?

R. : Aucun. Je n'ai aucune idée, *je ne veux pas travailler, je peux monter au ciel. On ne peut pas toujours monter en ballon; c'est comme ça qu'on échappe à tout.* Ils ont fait de Montgolfier un martyr. C'est dégoûtant les curés de Paris C'est des cochons, je voudrais être Carmélite, je n'aime pas la sensualité. Il y a des prêtres qui n'aiment pas les femmes, qui sont grossiers avec nous. *On m'a appelé «la Joie».* Par tout *on entend* des histoires.

D. : Qui ?

R. : Je ne sais pas. Flux de paroles. — « J'ai une histoire anatomique, alors je ne m'accorde pas toujours avec moi Tantôt je suis la cocotte. C'est cela qu'il faudrait savoir. »

28 Novembre 1907. — La malade se plaint, qu'on lui ait changé ses intestins, qu'on lui ait mis des intestins de chat. — « C'est abominable, maintenant tout mon *intérieur* ressemble à un chat ».

Dit cela en riant. Ajoute que cela ne l'empêche pas de manger. — « Au contraire, je dévore ».

22 Décembre 1907. — La malade dit avoir *une tête de serpent dans la tête*. Elle l'a vue, avec son museau. . . il y a des serpents en Provence. . . Elle a aussi un morceau de fer dans l'estomac. Et ajoute-elle — « c'est toujours ainsi quand il y a le croissant. . . le croissant de la lune.

31 Janvier 1908. — Arrive en colère dans le bureau, en criant, que les deux dernières malades entrées dans le service sont deux religieuses masturbatrices qui l'ont déjà masturbée ne pension avec Alexis, et qui la masturbent pendant la nuit. Elle en a assez, parce qu'elle tient à son « cul » et veut pas. qu'on vienne « lui frotter le derrière ». D'ailleurs elle a accouché toutes les deux et elles disaient des horreurs. — S'en va, calmée, sur l'assurance que nous lui donnons de faire cesser ces manœuvres. Revient un quart d'heure après. — « L'une s'est vantée en arivant, dit-elle, d'avoir des intelligences avec le pape. . . je ne sais pas si c'est le pape espa-

ngol, ou le pape français Léon XIII. Elles m'ont masturbé pendant 15 ans. L'autre était un zouave. Elles ont fait tous les métiers. A ce moment-là elles étaient putains ».

Ne veut pas être « violée jusqu'au dernier soupir » (Pleure)

— « je ne suis pas une vertu, mais cette ville de Paris est dégoutante. c'est esquinçant, elles sont toujours dans la m. . . de Flux de grossièretés. Coprolalie.

31 Mars 1908 — « Vous n'êtes pas mon père. — Qu'est ce que vous me voulez. Vous ne savez, n'est-ce pas ? Vous n'avez pas le sou. Je m'en fiche pas mal de l'Assistance. Premièrement vous ne devez pas, me regarder à travers vos lunettes. . . je suis chez moi. . . Vous n'avez pas besoin de vous moucher. J'ai accouché à Pampelune. . . espèce de put. . . je ne suis pas espagnole. . . Voilà. . .

Garde le silence un instant ,puis au moindre geste, à la moindre geste, à la moindre parole, laisse échapper des réflexions peu aimable, agressives).

— « C'est moi. . . je faisais ce qui me plaisait. . . il y a une chapelle. . . l'archevêque. . . Alphonse XIII; Je ne l'ai jamais connu. . . Vous êtes Josep d'Egypte, oui vous. . . On m'a mis du sublimé dans l'oreille. . . j'ai failli en crever. . . j'ai eu une hémorragie. Jen ai assez des femme. . . On serait chez nous, on fait ce qu'on voudrait. . . On ne veut pas que nous soyons des enfants. . . Chaque âge a ses maladies. Je suis le fondateur de l'archevêché. La femme que je suis, je m'en fiche. . . je me moque de mon sexe. Je connaissai Hérode ,Cresus. . . On m'a changé mon sexe. Des bagues, j'en ai. . . des bagues. J'aime autant être tuée. . . on ne peut pas se passer de nous autres. . . Je n'ai plus les poignets articulés ».

Si l'on fixe son attention sur des phrases qu'elle prononce, on ne peut puls rien obtenir de la malade. Elle répond tout autre chose, elle n'y est plus du tout.

— « Je suis vieux (dit-elle plusieurs fois), *c'est moi iretournée à l'envers*. On m'a retourné le scrotum. — La femme que

je suis, chantait en espagnol. Elle s'appelait « Escuriale ». J'ai été soignée par Pie VII. On m'a fait dormir dans la caisse à urine. Pour les uns, je suis l'homme, pour d'autres la femme ».

Agressive, se calme peu à peu. Au repas on remarque que la face est le siège de petits mouvemnets convulsifs multiples. elle cligne de l'oeil droit, elle contracte ses lèvres, ses joues, ses muscles des yeux, quelquefois la commissure du côté droit. Parfois, elle est bien disposée et raconte en riant des histoires elle est gracieuse, aimable. Le plus souvent elle est grossière et agressive. A pris un jour quelqu'un qui nous accompagnait, pour son père.

— « Nous sommes riches. Pour me servir, je n'aime pas les femmes, j'aime mieux les hommes, j'aimais l'Eglise, les prières. L'évêque de Carthage, il était sublime. »

N'arrive pas à prononcer le mot « ostensor » dit astensor estensor, (troubles de langage), salade des souvenirs (sensations et représentations) — « Il voulait que j'aille danser à Bullier.

Quand on est anesthésée, on est grossière, moi aussi. Il me semble que j'étais Alphonse XIII. — Je ne sais pas ce que c'est q'Alphonse XIII. . . ce n'est pas Nicolas de Mayence. . . Mr. Loubet devait être protégé par Nicolas de Mayence. . . J'ai été roi d'Espagne. J'ai couché avec Monseigneur Fourcade — Incohérence.

26 Mai 1908. — S'occupe à faire de la broderie.

1 Juin 1908. — Malade agitée, de mauvaise humeur. Colère

— « Moi aussi, j'ai été homme, j'ai eu des moustaches. j'ai eu . . . (grossièretés, coprolalie). Incohérences

— « J'ai eu un organe masculin. . . je m'en fous pas mal Je vous autres Je vous tue. Chacun a ses moyens, j'ai été bon, moi. . . Ils sont fous. Je suis bien instruite, que vous autres. J'ai été étudiante, dans toutes à l'Université, dans toutes les capitales. Je ne suis pas un voleur. Je ne suis pas a vous vous autres et je vous ennuie de. J'ai le plus grand mépris mondain (!), de vous autres. Je nesuis pas une fem-

me. . . Les religieuses m'ont fait prendre des bains parfu-
més. »

— J'ai été riche, et vous ne saurez pas qui je suis. Je ne
peux pas faire du *mal à des femmes en couche*. » — « Ils m'ont
fait faire la sage-femme, croyant faire de moi une salope. »

6 Novembre 1909. — Internée, le 6 Juin 1901. Agitation
maniaque ?

Idées mélancoliques : « Je veux mourir ».

Idées de persécution : — on veut la magnétiser, on veut
l'empoisonner.

Hallucinations, illusions. *Tentative de suicide*, essaie de
s'étrangler.

Rien sur : A. H.

A. P.

7 Avril 1910. — (la surveillante). — Habituellement calme ;
par moments, excitée coléreuse. Elle paraît s'exiter surtout,
quand elle a des hallucinations. — « tu veux me violer », elle
prend la surveillante pour un homme. *Elle ne veut pas ad-
mettre, qu'elle est L. . .* Elle exprime encore des idées déli-
rantes, incohérentes. Elle descend des grandes familles, elle
se dit auteur, elle a fait des opéras. Elle est changée en bête ;
en chien, en pigeon. Si on la contrarie, elle s'excite. Elle bro-
de moins bien, qu'auparavant ; points non réguliers. Quelque-
fois elle fait le ménage le matin. *Indifférente ; ne se plaint
pas de son internement.*

Interrogatoire de la malade ? 7 Avril 1910.

D. : Comment ça va-t-il ?

R. : Ça va bien.

D. : Vous ne vous ennuyez pas ici ?

R. : Non.

D. : Vient-on vous voir ?

R. : Non.

D. : Désirez-vous qu'on vienne ?

R. : Non.

D. : Que faites-vous la journée ?

R. : Rien

D. : Pourquoi ?

R. : Rien, qu'est ce que ça vous fait ?

D. : Vous ne vous ennuyez pas ici ?

R. : Non.

D. : Pourquoi ?

R. : Pour rien, ça ne vous regarde pas. Ça n'est pas moi.

D. : De temps en temps, on vous parle ?

R. : Non. Ce n'est pas vrai. Non. Ah ! mais non.

D. : Et votre famille ?

R. : Non, rien.

(Elle nie tout ce qu'on lui rappelle, qu'elle a dit) (S'excite):

— Eh là ! je vous dis, que je ne suis rien. . . je suis bon être tuée. . . je ne sais pas mon âge, je vous dis. . .

D. : Quelle profession ?

R. : Je ne travaillais pas.

D. : De quoi vivez-vous ?

R. : De rien, comme vous.

D. : Quel jour ?

R. : Je ne sais pas. . .

D. : Quel mois ?

R. : Je ne sais pas, il y a pas l'heure dans la salle.

Vous m'avez *DOUBLE* (tout à coup, elle dit cette phrase).

— *Je n'étais pas SAGE-FEMME.*

— Moi je suis un enfant, je crois être un enfant. . . On a cru que je demandais un enfant, mais non. je disais, que j'étais un enfant. J'ai été un enfant de troupe. . . *Je ne veux pas que vous m'instruisiez. J'ai acheté un alphabét. Je ne suis pas une sage-femme. . . vous n'y êtes pas. . . peut-être que j'ai remplacé une élève sage-femme. . . je ne sais si c'était à Beaujon. . . Je ne suis pas celle que vous regrettez. . . il n'y avait pas à la regretter tant que cela. . . j'avais peut-être 7 ans.*

Quand je suis allée, remplacer une sage-femme. . .

... Le jour où ça fait plaisir aux oiseaux... (?), on m'a mis pour faire le moineau... je ne pouvais plus causer... je ne parle pas à vos bonnes femmes... c'est peut-être militaire... il y a des hôpitaux civils et militaires, j'étais un petit nain, je savais à peine marcher... c'est des hirondelles, à Marseille... j'aime mieux ma poupée... *Elle* avait mes dents Elle mangeait comme un cheval, une jument. Elle travaillait comme un cheval... C'était une hirondelle, qui était sage-femme. Moi, je suis née à Rome. — Je m'appelle d'Yorck...

Elle s'excite manifestement, au cours de la conversation, (mais excitation surtout intellectuelle). Les lettres de la malade sont, comme son langage parlé, incohérentes.

Quand elle parle, elle contracte plus ses muscles de la face, à droite, qu'à gauche. (parésie à gauche ou spasmes à droite).

D. : 4 et 2 ?

R. : — 6.

D. : 7 et 7 ?

R. : — 14.

D. : 3 x 8 ?

R. : — 24.

D. : 4 et 5 ?

R. : — 9.

D. : 3 x 300 ?

R. : — 900.

D. : Où Paris ?

R. : France.

D. : Où Londres ?

R. : Angleterre. Etc.

Nomme les os du bassin. — Dis bien les présentatoin; etc.

— « Tout le monde sait cela » dit-elle, quand on lui demande où elle a appris cela.

— « J'étais petit plusieurs fois, je suis vieux maintenant. J'ai été garçon et fille. — Je ne connais pas Mr. Rib... » situe le Panthéon, la Madeleine (elle évoque les colonnes, les marches de la Madeleine).

... Est-ce gai, le service ?

— Oui ! (éclate de rire), ne se plaint pas de son séjour ici.

— Oui ! j'étais chez le Dr. Rib. . . , je vois. . . tantôt dit oui, tantôt dit non. . .

— Où est votre mère ?

— « C'est peut-être madame la surveillante (or, elle dit que la surveillante est un homme).

17 *Août* 1913. — La malade se garnit les organes génitaux, avec des chiffons qu'elle imbibe d'huile à bruler, et y met le feu pour que son âme s'envole au ciel. Elle paraît peu souffrir, (au moment où elle vient, une demi-heure après), et ne peut pas donner d'autres explications de son acte. Brûlures étendues, mais peu profondes, de la face interne des deux cuisses, des grades lèvres et de la région périnéale.

Passée au pavillon de chirurgie.

Oct.-Nov 1913. — Les brûlures sont en voie de cicatrisation. Madame L. . . ne se rappelle de rien ; lorsque nous lui parlons de son acte du mois d'août, elle le raconte en fournissant toujours la même explication. Incapable de dire, où elle est : elle est morte ?

8 *Janvier* 1915. — S'occupe dans le service ; fait le ménage bien ; ne demande pas sa sortie. Très indifférente. *Prétend* qu'elle n'entend plus de voix. Il y a lieu de supposer, que ce n'est pas exact. Elle prend parois dans service des attitudes d'hallucinée. Colères très violentes... (Il manque quelques lignes).

18 *Janvier* 1916. — S'occupe dans le service, mais avec moins d'activité. Se refuse à *parler sur son ancienne profession*. Dit qu'elle n'a pas été sage-femme, qu'elle l'a peut-être été. Elle dit avoir été trépanée dans un service de Paris.

15 *Juillet* 1916. — Ne peut dire son âge, ni le date de sa naissance, ni celle de son entrée — ...elle ne sait pas à la suite de quoi : ...elle a mal à la tête, ...elle s'ennuie, — ..., j'ai du mal à retrouver la mémoire» ...Elle ne fait pas le moindre effort pour répondre. — Négation de toutes les idées délirantes antérieures, ...tout cela lui est bien égal» ...ce n'est pas elle, qui a raconté tout cela.

...Je suis fatiguée, faites vite. — Vous me faites de l'émotion-là, c'est tout...

Elle s'agit, prend un air irrité.

— Je suis enfant, c'est tout, je vous dis, que c'est tout. Assez, vous me tuez ! ...je n'ai jamais travaillé, je ne travaillerai pas...

Elle rit, s'amuse.

Renseignements de la surveillante : Elle travaille au ménage ; s'excite très facilement, soit par un mot interprété, soit sous l'influence d'halucinations, — elle est alors violente, brise injurie, se met en colère, fait des tentatives de suicide, ou menace de se suicider.

Certificat semestriel. — Demence précoce, hallucinations et idées délirantes, crise d'excitation avec violence .

15 Janv. 1917. — Ne se plaint de rien, ne demande rien ; elle se plaint ici... à Ste-Anne, on soigne les maladies du cerveau ; ... pour elle c'est fini maintenant, après trépan » ...elle ne souffre plus, — je ne me rappelle de rien, ... je ne sais pas mon âge... je suis comme un enfant j'ai pris trop de thé... je suis un enfant élevé au thé. Elle avoue ... *qu'elle n'a jamais eu de tête* « ... *je suis heureuse comme ça comme un petit oiseau une jolie bête, une gazelle, une blanche.°.°* » Propos incohérentes et puériles. Sourires.

Travaille au ménage, brode un peu, coud bien. Alternatives brusques d'humeur, colères, cris. Tend à devenir calme.

7 Juillet 1917. — Indifférence complète.

D. : Votre âge ? Date actuelle ?

R. : Je ne sais pas...

Elle travaille bien. Elle dit « qu'elle a été à l'échafaud... on lui a coupé la tête à 18 ans... — « je ne suis rien, je n'ai jamais rien été. »

15 Janv. 1918. — Dit, à toutes les questions: « je ne sais rien dit « voir des serpents, des loups, qui lui font peur, même le jour... » Il y en a, dans l'hôpital. — « Il me semble que

j'ai été mangée par un loup; je suis morte, ce n'est plus moi, je ne suis plus la même. » — Répète — « qu'on lui a coupé la tête sur l'échafaud, il y a 20 ans. . . — Propos imaginatifs pauvres, puérils. Indifférente à tout.

« . . . On a du manger une partie de ma tête, parce que je n'avais pas ces cheveux-là. . . — Travaille au ménage dans l'asile. Coud assez adroitement. Pas au courant des événements; se rappelle, depuis combien de temps, elle est internée.

Réactions coléreuses fréquentes. Ne semble pas avoir des hallucinations auditives.

9 Juill. 1918. — Propos incohérents: « . . .c'est la guerre des Pays-Bas, on tire sur le village » . . . moi je veux la mort. . . — Rires. — Alternatives d'excitation et de dépression. Travaille régulièrement au ménage.

24 Sep. 1920 — « . . . Il y a 20 ans, que je suis ici. Nous sommes en 1919.

D. : Où étiez-vous avant d'être ici ?

R. : *J'étais morte. . . je ne sais pas.*

12-Janv.-1920. — « . . . Je suis dans le Pavillon Ferrus, dans le village de Ste-Anne à 2 heures de Paris. — Je suis le petit machabée, j'ai été morte et enterrée à l'âge de neuf ans ; on m'a embuamée dans une bière de métal ; je suis resuscitée. je suis morte en 1879.

A incendié des linges garnissant ses organes génitaux, pour que son âme aille au ciel; pendant mon séjour dans le service en 1913. Ne s'en souvient pas, puis. . . : je sais, qu'on en a parlé, que j'ai voulu me brûler; je ne suis pas très intelligente. . . J'ai peur, d'être battue. » — Tout d'un coup éclat de rire, — en et inconsciente. — . . . Je ne peux pas pleurer. je crois qu'au fond de moi-même, je suis gaie (?) j'ai tout ce qu'il faut.

« *Je m'en irai pour mourir, je ne demande qu'à mourir* (rit encore) . . . un moment je croyais être un chien, un papillon. . . j'avais peur d'être un caméléon, sorte de chat avec des ailes, qui vole sous les arcs-en-ciel. . . c'est-à-dire une bête

de toutes les couleurs avec une bosse, des griffes comme une oiseau. — J'ai vu tomber l'arc-en-ciel, à côté de moi, je suis restée folle, il venait de pleuvoir.

— Famille ?

R. : « J'ai une personne, qui me porte beaucoup d'intérêt ; ... il est carabin à l'hôpital de Château-Chinon. ... »

En réalité personne ne vient la voir, elle n'en souffre pas.

Très suggestible. Serpent à sonnettes brode sur ce thème ; « ... J'allais au Bal Bullier, il y a des serpents à sonnettes tout autour du Bal Bullier, la musique les endort. ... ils dorment.

Elle n'a jamais travaillé (c'est en réalité une ancienne sage-femme en chef de l'hôpital Beaujon, célibataire.)

Interrogatoire sur la profession antérieure :

Que faut-il préparer, pour un accouchement ?

R. : Je ne sais pas, — En réalité paraît ne pas vouloir s'en souvenir ; grogne un instant.

20 Juillet 1931. — ... Ah : non, je ne suis pas heureuse. Je ne le suis plus. Ça fait pas mal de temps. ... Ah ! je ne l'ai jamais été (rit). Je ne suis pas malheureuse non plus. Je ne l'ai jamais été.

... Personne ne vient me voir. — J'en suis pas navrée. J'en n'ai aucun raisonnement, je suis très malade de la tête. Oh ! j'ai été. ... ? Ça a été cruel. J'ai été autopsiée, — je n'ai plus rien. Il me semble que j'ai disparu, que je suis en disparition, et en apparition sous le réfectoire. Dans le ciel je parle toute seule. Puis je me trouve sous le réfectoire. Je croyais être dans les autres. J'ai vu des hommes morts vivre dans les autres. C'était Napoléon. Une grand-mère devait partir à Bade en Saxe. Au casino, on avait rendez-vous. Après la guerre. ... celle de 1870. ... Napoléon III.

Nous sommes en 19. ... je ne sais plus. En juillet — Dimanche prochain c'est la fête de Ste-Anne. (*exact*).

— Ici je travaille. Je fais la vaisselle. Au point de vue médical, je ne suis pas malade. Seulement un peu étourdie.

2 Novemb. 1932. (Lacan). — *Résumé de cet interrogatoire* :

La négation de sa personnalité est incomplète, fondée sur une certaine conscience, d'une transformation subie; — elle se présente avec un caractère d'ambivalence et soulève des réactions émotionnelles liées à des idées de meurtre.

Évoque son travail quotidien, le temps où elle était dans l'autre clos, c. à. d. au Pavillon réservé maintenant aux hommes); et situe ainsi la date de son arrivée dans le service :

— « Je crois, que je suis arrivée après le déraillement du P.L.M. du NORD. . . du temps de Mr. Poincaré. »

« — *Je les reconnais toutes.* Elles étaient dans le train. Elle faisaient beaucoup de tapage. C'est le train qui a laissé échapper du feu. . . »

Jusque-là, nous ne l'avons appelé, que « Mlle Lucie ». Spontanément dans son discours à contenu apparemment lâche; apparaissent les propos suivants : « Reconnaissez L. . . — du bon La Fontaine L. . . la sage-femme.

L. . . était le bon La Fontaine. . . La Fontaine, oui du Château-Chinois (ou Chinon ?). Le vieux, oui tuot entier du siècle de Louis XIV.

D. : ?

R. : « Je ne peux pas jouer le même rôle, que L. . . la sage-femme. Elle était très intelligente. Moi, je suis sortie du déraillement. On m'a peut-être évoquée du Saint-Esprit.

D. : ?

R. : Le bon La Fontaine, n'était pas *Requiem*: il allait bien. Il n'était pas mort. Il n'avait jamais été *en caisse* enterré. . . Depuis 1745, qu'il vivait, on a dû le tuer en 1900. Et maintenant, il court en esprit, et par la ligne du P.L.M., dans les poulets, le poulailler de l'Opéra.

On lui a coupé la tête, l'autre jour. Et il est revenu dans un poulet, un poulet de l'Opéra. J'ai cru que c'était moi le poulet. J'ai souffert du foie comme un poulet.

D. : ?

R. : « Je suis le bon La Fontaine.

D. : ?

R. : « J'étais chez lui en Alsace. Je soignais les poulets et les dindons. J'étais une Jeannette. L. . . la sage-femme, était le bon La Fontaine.

D. : Alors vous êtes comme elle ?

R. : Non, *moi je suis incomplète*. Je suis creux. Je n'ai plus l'estomac. On est rongé sans doute par les famines, par l'air. Ma mère aussi devait être creuse. Elle est peut-être close aussi. On doit avoir *un père et une mère. Je suis née probablement*.

D. : Mourrez-vous ?

R. : Dans un lit ? Non, j'ai déraillé, — j'étais dans la chaud, dans le moule. On m'a amenée comme ça ; moulée. Quand on a les os cassés. J'étais une petite fille probablement

D. : Avez-vous été Lucie L. . . ?

R. : (elle rit ; regard malicieux) Non, je n'ai jamais étudié. Elle était un Monsieur, la tête d'un homme. Elle aurait été garçon. Elle était avec le seigneur Asturie. Le seigneur Asturie, c'était le patron. Il a fait des affaires. — Il est parti.

D. . Vous dites qu'elle était homme ; mais n'était-elle pas une sage-femme ?

R. : Oui. Elle était pas faite. Elle était femme. Seulement elle avait hérité du bon La Fontaine. — . . . Je ne peux pas tuer cette petite. . . Moi, je ne peux pas me tuer, je n'ai pas assez de volonté.

D. : Et quand vous vous êtes assise sur un paquet allumé ?

R. : Non ! non, je n'ai pas de brûlures du derrière pourtant. Non, je ne me suis pas assise sur du papier qui flambait. Mais non, *ce n'est pas elle*, qui a été à la chirurgie. . . « Je n'ai pas été à la chirurgie, moi. *Il y a une* ; qui a été à la chirurgie 5, 6 mois, une avant moi. Elle avait voulu s'allumer, se brûler. C'était pas moi. Moi, je suis le déraillement.

D. : L. . . est-elle morte ?

R. : . . . oui . . . de vilains jeux, (mutisme, vive semble-t-il.

pourtant ébauche de fuite. On la ramène. Pour l'interroger sur la date du jour, un vif ennui se peint sur son visage, animé jusque là, d'un sourire stéréotypé. — « Je ne sais pas. Moi je ne veux pas vivre.

D. : Voyons nous sommes en 19... ?

R. : Si, non 16 ou 17. — Méconnaît la guerre passée.

... Je ne sais pas. Je ne les aime plus. Pour eux je suis morte. On ne se cause plus.

Conservation des notions acquises, semble tout entière bien conservée.

4 x 7 — 28.

7 x 9 — 63.

7 x 8 — 56.

9 x 9 — 81.

10 x 12 — 120.

Sans hésitation.

Problèmes.

D. : Une locomotive fait du 60 à l'heure. Combien de temps pour 150 km. ?

R. : Elle met une heure pour 60. Pour 150, 150 fois plus. Il faut multiplier 60 par 150... (elle ne résoud pas ce problème même simple.)

Problème des œufs.

R. : « Je n'aime pas les œufs.

On lui montre une esquisse à l'huile, représentant un joueur de football en action. — « Il joue. Un football, ça s'écrit *f-o-o-t*.

On lui montre la chemise de son dossier, où est écrit en grosses lettres son nom. Une réaction, Les yeux deviennent humides.

— Oh ! Il a écrit *mon nom* ! (un petit gémissement). Quel malheur ! Qui a fait ça...

D. : Alors, vous êtes L...

R. : Non, je la représente, je suis Mme Legas (Legac, surveillante) qui donne le linge.

D. : Vous venez me dire, que c'est votre nom.

R. : Oui, laisse moi, j'ai envie de te tuer.

D. : Enfin c'est votre nom ?

R. : Tu ne sauras pas me tuer.

3 Mars 1933. — Incohérente. — Travaille sans arrêt, entre dans de violentes colères si on la dérange. Aujourd'hui, abordable, sourire menu, maniérisme mimique : « je n'ai rien à dire. . . L. . ., elle est morte, j'ai du être malade en haut. .l.

D. : Et Lucie ?

R. : « Je ne mourrai pas, puisque si je mourrais, vous me feriez demander. . . »

S'affaiblit progressivement, au point de vue physique et mental. Devient un peu éteinte, colères moins prolongées et moins vives.

30 Novembre 1934. — Rencontrée dans le couloir, se dérobe avec humeur aux interrogations; « . . . laissez-moi » (sans qu'on lui ait répondu) . . . vous êtes vilain, moi je parle religieusement. . . (se fache visiblement de plus en plus).

Habituellement assez prompte à s'irriter, — gestes de colère assez fréquents, quand on s'occupe d'elle.

3. ECRITS DE LA MALADE

(Lettre non datée) N° 1

Pavillon Debove, Asile d'aliénés (Femmes).

Mon cher Grand-Père,

Excusez-moi si je me rappelle que vous êtes mon Grand-Père et si je m'adresse à vous une dernière fois pour vous demander de bien vouloir venir me chercher là-dedans, je ne puis sortir toute seule, *j'ai été trop malade. Je n'ai jamais compris ce monde-là, ni les autres*, ne m'amenez pas à Paris. Je crois me rappeler, après une maladie, avoir ressemblé à un oiseau, j'avais quelques plumes sur la figure et sur les mains. Farir (colombe blanche) est mon nom. On me domine trop là-dedans, mon cher Grand-Père, la surveillante et ses dévouées me parlent comme à une *canne*, le métier que je faisais à Paris, avant *d'autres était sensuel par lui-même* (pas pour moi), je connais pas le côté *cochon des choses*, mais chers Parents, si ces *dames, ou même ces Messieurs*, vous ont connu sur l'oreiller, on comprendra pourquoi les malades ne sortent pas.

Je m'incline devant vos appétits, mais pas devant vos femelles et vos mâles. Je n'ai pu satisfaire aux premiers, les veilles à l'hôpital me fatiguaient, il était exigé une correction de tenue à l'hôpital qui coûtait chaud à ma poche, mais on était pas corrompue ni folle, ni ivre, ni assassin. Venez voir, on ne comprend pas un mot. Monsieur Véronèse est venu ce matin, a chuchoté à M. de Montaigu quelques mots tout bas, ils sont partis. Je vous prie de ne pas faire les jeunes hommes s'il vous plaît. Venez me chercher pendant qu'il en est temps encore. C'est réel tous ces gens là (ce n'est pas moi) mes chats. Ramenez la lettre à Grand-Père Leclerc il vient chez le Concierge de l'hôpital. Monsieur *Corbeau* a été très méchant avec moi, ils viennent les coucher à côté, très lâchement on courbe l'échine

devant tout. C'était le concierge et l'ami de Monsieur Leclerc était évêque et missionnaire elles disent. Ne l'est plus quoi, il a été malade, c'est pour aller me tuer en Auvergne peut-être.

Jamais à Aix, dites-le à Ministre des Cultes que non, on ne connaissait pas moi à l'évêché, non et non, une colombe Farir, je le répète, cela me fait *horreur*. Comprenez ma phrase. J'attends et ne suis pas Saba. J'aime la religion et la liberté, même la religion païenne. C'était, je puis toujours prier et être *sœur d'Amérique*. Voilà, vous ne retrouverez pas moi, c'était rien ne me plaisait. Ce sont Messieurs les Amazones et Guillaumot qui m'on tout fait d'ennuis que voilà que j'ai été obligée de venir ici. J'ai été religieuse libre et d'Amérique. Veuillez agréer, Monsieur le Docteur Leclerc (quand je suis celle-là je vous appelle Monsieur le Commandant, je vous ai connu en Amérique mais je suis devenue votre petite fille (colombe blanche appelée Farir je crois par les évêques) sa part était belle sus la terre et au ciel, elle s'est jetée dans le fourneau de la cuisine, demandez à Monsieur Guillaumot à Château-Chinon (Nièvre).

(Suit une partie effacée)

Mes Chers Parents, si vous ne pouvez pas avoir raison, on paie des assassins. Je vois quelques *vieux sales* dans l'horizon-tue, tue-moi.

Je t'aime Louise La...

Lettre N° 2

Mon cher Oncle,

Je crois sans prétention, que vous m'avez protégée un peu pendant ma séjour à Paris, mais pourquoi ce lit (trop de lit) c'est sale et malpropre). Pourquoi ces camarades (inférieures à moi tous les points de vue) et jalouses et méchantes. Pourquoi des camarades ? Pourquoi des nourrices ? Où sont les polissons qui mènent ces histoires ? Qu'est-ce que ce mariage en dentelle Malines que j'ai fait étant à l'hôpital Beaujon (La... Louise) pour les misérables. Pour vous je suis Charlotte de Bourbon peut-être partie en Amérique, à Cayenne espagnole, parente des Mack-Kinley j'étais tout simplement en pension aux Philippines (la pension porte ce nom là : Philippine). Et comme je suis une

Carlo de Provence, à Monte-Carlo on venait, je suis allée pour me gorger à Aix en Provence suivre un traitement d'eau chaude minérale. Comment je suis rentrée dans ce couvent des sœurs Grises ou de la Retraite, je venais d'être malade, il a fallu recommencer mes études. Je venais à St. Honoré les Bains aussi, je me suis plus rappelée, ma mère s'est énervée. Je chantais : mon cœur soupire la nuit, le jour. Mozart m'a donné des leçons de musique, je ne sais plus dans quel pays, mais c'était éducation, je ne suis pas une malheureuse, c'est ça qui me rend folle de terreur, c'est les embarras qui ne sont pas de mon espèce. Quant à travailler pour vivre, non jamais, mille fois la mort, c'était erreur. Cœur piqué, aiguille restée depuis 1880, jour de communion, j'avais oublié.

Je me trouvais mal, mon Cher Oncle, j'ai toujours été respectueuse à votre égard, mais mon cousin : Charles de Bourbon est en Angleterre peut-être encore, il s'est marié avec une sœur Grise pour moi, je l'ai connue à Aix, au couvent, elle blaguait trop et n'a pas de fortune, Louise de France s'illusionne de croire que je suis sa nourrice sèche, elle n'ira pas aux Philippines, elle restera en Angleterre. Elle était tantôt avec les sœurs, tantôt avec les élèves, car mon cousin est de Pompéï, et moi j'y vais tout droit en sortant, ou à Naples.

C'est Galles qui a eu le toupet de (excuse moi) de me mettre enceinte plusieurs fois de suite. Il blague aussi beaucoup. Est-ce le mari que j'ai épousé ? C'est un Foix Bourbon, je suis cousine de Louise de France du côté de Foix (Château) et une d'Argeles aussi. Mon père est à son mariage, c'est un Argelès, Bourbon Roi d'Italie ils ont dans leur famille, son père ou son grand père, Il est roi d'Espagne, ne faut pas qu'elle fasse de quiproquo faisant passer son mari pour roi d'Espagne. Ses camarades comptent sur elle, sont là dedans des lous, pas autre chose, aucune étiquette, on a des vomissements. C'est moi elles n'iront pas aux Philippines apprendre à danser, à chanter, etc. sous la protection de ma cousine, ou en soldats Chacun dans famille j'attend mon père jeune et joli, il ne doit pas l'habit qu'il porte au moins, voilà ce que l'on a pensé ce matin, voilà le diapason de leur cerveau. Il ne sait pas si son vêtement qu'il fait faire sur le même modèle partout est fait au mon Marché (que je hais) ou chez un tailleur, ses domestiques circulant avec des airs déli-

bérés et indomptés, en blousette grise, casquettes en drap à raie groseille. Les Malborough (au nez crochu) sont affreux, ils m'ont fait ça dans le derrière ils disent, j'avais le sacrum cassé, ils m'ont déchirée, vous saurez tout. J'appelle au secours, c'est des types orgueilleux, ils sont venus, deux hier, donnant des ordres à suppléante que je recommande à toi en procès je pensais faire danser tout. Le restaurant voisin est à Maman. C'miez Maire restaurateur fait la visite tous les matins, tout seul, je regarde pas, non, j'aime pas, aucun Un jour c'était Bouland qui m'a fait ça aussi, on rit, on se moque de moi parce que je suis menacée par ce M. Maire aussi, parce que je suis une bordeaux aussi. Tout ce que je sais, je suis Charlotte de Bourbon ou Carle pour d'autres, ou Appolon, petit nom, à Aix j'ai eu ce nom là. J'ai porté une robe de bal en dentelle de lin un soir, elle était chez la teinturière à Aix elle était à moi, mais ces personnes sont venus, envoient des gens se coucher etc. Au nom de l'humanité, Mon Oncle, vous êtes Chilpéric, Bourbon, Argelès (de Bourges) faites moi sortir de cet hôpital, libre, j'ignore ce que j'ai fait avant *d'entrer, si j'ai vécu à Paris affreux rêve (là)*, puisqu'il faut le dire, mais cœur piqué attendait la mort, *puisque j'ai surmonté toutes ces horreurs, (j'ignorais que la vie était aussi laide)*, je puis m'en aller chez Papa que j'aime. Je me suis rappelée ces joujoux à musique (joujou moi-même) de Papa. Jolie poupée je suis et serais et j'étais. Papa m'aimait comme sa maîtresse un jour, ma mère vit encore, est reine d'Espagne, elle est en Angleterre aussi. Je suis rien pour elle : un bibelot gracieux, habillée de satin duchesse, de dentelle et de rubans, mais moi j'étais Lolotte, on m'appelait comme ça, je veux être tout frisé et tu sera mon gros Mémé. Maman me fait peur, mais c'était une existence intime qui lui plaisait. Beaucoup d'enfants, le soir avant le dîner, on se retrouvait tous ensemble. Papa roi venait, il y en a *qu'un* Je ne suis pas ma mère Impératrice, moi je suis Perse par ma mère (la 2^e) j'ai été malade au château d'Argelès. Impératrice aussi, était-ce une Bilbao, on est allé à Bilbao aujourd'hui. La Vve passait pour un canibale, elle allait en Afrique retrouver les soldats d'Afrique, et mangeait ses sujets disait-on, elle est photographiée dans Fémina, assise, mal coiffée ; un petit chapeau, elle a bu du sang de soldat, c'est un âne, j'en veux pas. Celle que je veux est celle qu'elles ont ap-

pelé : Mme. Lacroute Lucie, à Aix, je l'ai jamais revue. C'était une Argelès Carlo de Provence. Je ne sais pas si l'autre, qui est petite de taille, et brune, autant la Perse est blonde et fraîche ; si ce n'est pas Mme Appolon sage Femme à Aix en Provence et comme ils m'ont donné ce petit nom d'Appolon à Aix, que je jamais porté, on me croit parente. Tenez là. Je paie. Je sais aussi que je suis l'étoile Appolon, c'est lointain, lointain ils ne m'auront pas, mais les Malborough mêlant leurs étoiles malpropres à la mienne, c'est dégoûtant. *Je haïis les hemmes. J'aime les poupées, les joujoux, dis le à Maman Perse.* On m'a fait porter son deuil au couvent je crois que c'est une yméchanceté, que c'est pas vrai, qu'elle n'est pas morte. J'irai à Monte Carlo, en sortant de l'hôpital. j'irai te voir tâche d'être libre pour m'emmener, j'aime bien les Naples aussi. Je donne ma lettre à Henriette, veilleuse elle est, c'est ta fille, ma cousine germaine, pas de bonnet blanc pour m'emmener, comme moi, en chapeau, en manteau.

Pas la reine cannibale, c'est un noir d'amérique, par l'étoile Appolon, descendre dans la famille des Bourbons, je veux pas être mangée, ce doit être un Madrid. Ça me ferait du bien de tuer au couteau moi.

Henriette pourra m'accompagner aussi, c'est pas assez de pension tu sais. J'ai été au couvent des Bizantines, à Constantinople, je crois et elles veulent me ressembler, c'est impossible, elles peuvent pas être moi ou comme moi Il y n a qu'une.

Au revoir, Cher Oncle, j'ai trouvé les mollets de Papa un peu fins, il est bien. Il est remplacé alors, une autre photographie, ou est-ce lui plus jeune ? Il est en soutane blanche ou grise, dessous il peut être très bien mis, une calotte de Parlement sur la tête, j'ai dit qu'il était comme ça Bourgogne régent je crois que c'est plutôt un titre à héritage ou d'affaires. C'est Bourbon. Avec les 13 de Genève il est. Qu'est-ce que c'est je dis ? C'est vrai que nous sommes Ferrare de Provence et Argelès Bourbon que les Argelès sont rois d'Italie. Que Pierre Daggio (lac) chinois aussi, était fesait de l'art sculptural, qu'il a donné des ordres à sculpteur de cimetière parce qu'il nous en veut (Bouchancourt en sait quelque chose, c'est un Buckingham, parent d'Apollon impératrice, Nuit et jour c'est balivernes et cancons, j'ai mes petites sœurs là dedans, si elles savaient aussi

redevenir bébées. ainsi que les Daggio, les Buckingham, les petits Messieurs à côtés, ça marcherait avec tout. Il faut être, moi je puis, je sais aussi, petits putins quoi, j'ai compris. Mes bagues, que j'ai cachées, en 1878 je crois, dans un rocher, sur la terrasse, à la pension, sous la statue de la salette, je les ai oubliées, je compte sur toi pour me protéger à ce point de vue, un coffret avec d'autres bijoux dedans, au bord de la mer, en allant du côté d'Heyères: que j'ai mis dans le rocher, maman Perse m'accompagnait, mais n'a pas vu où je le cachais.

Permetts moi de t'embrasser bien affectueusement, sans familiarité, j'ai compris, tu avais peur. Mon père m'aime bien et moi idem.

Je t'aime; t'embrasse

Ta Charlotte.

P. S. — Asile Clinique Médecin Debove je crois, le nom est sur la porte. Je veux pas d'humiliation, tâche de m'enlever avant que je meure de cette maladie.

Ton Luciot.

P. S. — Excuse-moi, je suis le plus pauvre de la maison, j'ai mis dans coins les Nros. des feuilles 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7. Regarde bien.

P. S. — C'est ton frère Dolfus qui vient le matin, où avais-je les yeux ? Quel air ? Est-ce que nous ne valons pas les Dolfus ? Mon hôtel de Monte-Carlo a été construit pour nos beaux yeux ? Je pourrais y aller rêver. C'est Mr. Maire, restaurant aussi j'ai dit. J'ai demandé un palais de marbre il y a 30 ans on la construit Je savais. J'ai payé l'hôtel de Monte-Carlo voyons, c'est personnel je suis Perse, bagues aux doigts de pied j'avais, où sont elles, si tu veux moi c'est mon frère J'aime mon Père, mon frère, ma mère. Je me rappell tout ça Ecoute, je veux pas enfanter, c'est horrible, je suis aux serpents, mais là mes enfants élevés par moi, (ce sont des fils de roi) avec orgueil et comme moi, auraient fait des enfants magnifiques, ils sont voués aux mânes si je suis humiliée pas eux, les mânes vont aux serpents bleus, j'en ai reçu plus d'une comm ça, mais je ne suis pas la cendre qui monte au ciel mes petites tâches en font foi, elles me rendent si jolie aussi, c'est une autre femme qui vit en moi, voilà pourquoi je ne suis pas morte on peut pas me tuer En

robe verte, chez Cognet, je suis photographiée, rue St. Honoré, il m'a mis à la vitrine, j'ai eu quelques ennuis. Lucien de Naples est venu me voir son frère aussi. Mr de Madrid je crois. J'ai aperçu Monté Cristo aussi qui jouait au jeu. Bragelonne est Alphonse XIII en calotte est-ce que Mr Pian n'est pas Alexandreumas On m'appelle la poire la bonne Allain je vais lui demander ce qu'elle a fait de ma mère, ma mère était belle et impératrice, la femme de Bourbon d'Argelés, roi d'Espagne qui la réclame, ce sont des Napoléon. Elle s'est accolée une camarade, on dirait une citadelle le rez de chaussée Dr Debove s'est fâchée, il a été chien on dit, je crois qu'il est couché dans une salle par là, ils se sont fâchés alors on ne s'en va pas mais Mme Allain qu'est-ce que c'est, on nous empêche de revenir à la santé, dame si on trouverait plus fous que nous. Quelqu'un je vous en prie qui parle intérêt. On ne peut être enfant non plus, les salops. j'ai jamais vu ça que c'est laid. Une barbarie d'Afrique en Mac Mahon nous n'allons pas à Cannes. nous autres c'est Louise de France ma cousine qui y va. Alphonse XIII (soutane blanche) C'est un Morvan ou éminence blanche je crois. Mr l'Ours pour Louise de France à Cannes et pour

Lettre N° 3

En *canard malheureux* je t'écris. Qu'a pu me remplacer auprès de toi ? Au revoir je t'embrasse bien mais ne partage pas avec tout ça, chacun a sa part. Je crois que Cayenne est à moi, je veux pas être suivi comme ça au point de perdre l'intestin. Barbarie la Perse est mon nom, on pourrait aller là aussi Maman Grand je crois a passé en pantalon ou Oxford le banquier ou Mendose, ministre de la guerre en Chine. Ah ! Mr de Chine est venu un matin a fait l'étonné, je me lève pas avant midi, il m'est impossible de faire autrement, d'abord *on fait le ménage*, on oubliera tout ça.

Au revoir, t'embrasse

Charlotte,

Barbarie

Paie s'il te plaît la personne qui remettra la lettre. On n'a rien pas de papier à lettre, c'est pauvreté. Maria Guillomot a

été méchante à mon égard ainsi que les autres, ce sont des Auray de St Anne, non rien, c'est fini M sœur est surveillante elle est restée enfermée chez les sœurs de la Retraite à Aix pendant 20 ans environ, elle boudait comme moi j'ai boudé à Paris à Beaujon c'est une Barbarie aussi mais c'est pas ma mère, ma même pas être celui-là, mais il me semble que cela est mon Cher Intendant vous avez payé magnifiquement vous êtes magnat j'ai dit ici. Je remets tout cela à ce Jeune homme, je ne sais comment faire, puisque c'était Bourbon Ferrare, aujourd'hui roi d'Espagne ou Argelès, mon Intendant c'est toi aussi : Argelès. Je suis Foix aussi. On aurait toujours garder les cochons, villagoises, nous ne savons être ça, on se hait mais pas ça. Les Ifs sont mes parents aussi. La Perse, l'Espagne, l'Italie, tout ce qui est le joujou de Barbarie c'est à Barbarie et à général de Barbarie lui-même que j'ai demandé un palais de marbre. je savais faire mes affaires, c'est lui qui m'a mariée, il est couvert d'or, il m'a aperçu à l'enterrement de Mac Mahon, je pleurais et comme il m'a aimé à Aix en Provence, il a dû rendre des services à la famille, Mac Mahon n'est pas mort, ainsi que Malborough c'est à dire tous ceux qui me connaissent.

Le nom Bourbon c'est l'Espagne l'Italie, pas un nom d'affaires, c'est roi, d'autres noms secondaires pour la France. Je suis Perse, je préfère m'en aller dans ce pays là. Les pensionnaires de couvent t'ont corrompu ou t'empêchent de faire ton devoir même, car on lit toi dans les pensions et comme elles sont plus flatteuses que la patronne, ce sont elles qui l'emportent. C'est laid. A Carlo de Provence je saurais la suite de l'histoire, mon itinéraire...

4. EXAMEN CLINIQUE DE LA MALADE

I. — *Le comportement de la malade dans le service*

Une enquête faite auprès du personnel du service nous a permis d'aboutir à des constatations suivantes : La... n'a pas rompu complètement les liens l'unissant à la réalité ambiante ; bien que les caractères fondamentaux de son comportement, portent l'empreinte de la pensée autiste. Elle est asociale, évite le contact et la compagnie des autres malades, se tient à l'écart, et se manifeste souvent grincheuse et boudeuse. Pas de gâtisme, au contraire se soumet docilement aux soins de propreté. Pas de refus d'aliments, s'alimente normalement et les fluctuations et perturbations, de ce point de vue, paraissent être en rapport avec les troubles physiques.

Trait important, Lucie L... ne présente plus depuis des années ces grands accès de colère et d'agitation du début de la maladie, tout au plus des petits accès rares de mauvaise humeur se manifestant par des cris, et en rapport avec les « contrariétés » (disent les infirmières) de la vie quotidienne de l'asile.

Lucie ne reste pas inactive, elle s'occupe au ménage, balaye, fait des petites commissions et s'en tire habituellement assez bien. Pourtant cette activité nous paraît stéréotypée, automatisée, bien qu'elle en parle volontiers, ou justement pour cela dirons-nous (ainsi elle nous parla souvent qu'elle nettoie l'amphi de la Clinique, alors qu'elle ne le fait plus depuis quelques années).

Au point de vue physique, Lucie L... se présente à nous comme une petite vieille, courbée mais assez alerte, avec un faciès vieillot et ridé. L'examen somatique et neurologique ne révèle rien qui puisse entrer en ligne de compte dans les développements étiologiques et physiopathologiques de la psychose de L. L... Elle se plaint cependant des maux de tête, que nous enregistrons ici sans plus.

II. — *L'interrogatoire de Lucie L...*

Le 27 avril 1936, la malade est d'abord hostile, ne veut pas qu'on lui parle, qu'on l'approche même, dit qu'on la martyrise. Mais assez rapidement se laisse amadouer et répond en général aux questions posées :

D. — Comment vous appelez-vous ?

R. — Lucie.

D. — Lucie L... ?

R. — Ah ! non ! c'est une autre, elle est morte.

D. — Quel âge ?

R. — Je suis un bébé... j'ai peut-être 12 ou 13 ans.

D. — 12 ou 13 ?

R. — J'ai communiqué il n'y a pas longtemps et pris l'extrême-onction, peut-être j'ai été malade, il y avait un médecin, le Docteur Nigaud... je ne me rappelle plus très bien. Je crois que je suis crucifiement, calvaire, le calvaire de Valvados, près du Havre... je mourais en croix.

D. — N'avez-vous pas 68 ans ?

R. — (*Proteste violemment*) : J'ai pas tant que ça ! Il me semblait que j'avais 13 à 14 ans.

D. — Pourtant, vos cheveux son gris ?

R. — J'ai eu une peur, je suis devenue un peu grise de cheveux.

D. — Peur de quoi ?

R. — J'ai été foudroyée par tonnerre, je ne suis pas payée, je travaille pas pour l'argent, j'en veux pas.

D. — Quel travail faites-vous ?

R. — Avec Mme Calvoï, nous avons fait l'amphithéâtre et le grand dortoir.

D. — Quel métier avez-vous fait ?

R. — Je n'en ai pas, je ne me rappelle pas.

D. — Sage-femme ?

R. — Oh ! non ! non ! j'irai en prison, si j'ai jamais un métier sans l'avoir appris. Je ne connais pas les hommes, on a eu tort de me faire travailler.

D. — Qu'est-ce que vous faites dans cette maison ?

R. — Je balaie l'amphithéâtre. C'est maman qui était sage-

femme.

D. — Et vous ?

R. — Non ! Je n'ai jamais pu passer l'examen.

D. — Quelles présentations connaissez-vous ?

R. — Tête, siège, épaule, la face.

D. — Qu'est-ce que c'est que la poche des eaux ?

R. — Ça sert à dilater l'utérus.

D. — Comment est-elle faite ?

R. — (*Enumère la caduque, l'amnios, oublie le chorion*).

D. — Présentation de front, que fait-on ?

R. — Il faut chercher le pied, faire la version, la basiotripsie, la craniotomie.

D. — D'où savez-vous tout ça ?

R. — Je ne sais pas. J'ai dû être élève à la Maternité, mais n'avais pas le temps de travailler.

D. — Avez-vous connu une certaine Lucie L..., sage-femme ?

R. — Je ne sais pas. Elle était peut-être surveillante sage-femme à la Maternité de Paris, elle était très intelligente. Elle est fâchée avec la médecine, elle n'y retourne plus, vous savez ! Elle était, L... pas moi, 5 ou 6 mois en chirurgie, elle a peut-être s'est voulu brûler, c'étaient des brûlures assez douloureuses.

Continue en tenant des propos incohérents schizophasiques. Pourtant, on arrive à pouvoir suivre à travers ce langage délirant particulier deux thèmes cardinaux. Ce sont d'une part la conscience d'avoir été victime d'une catastrophe, d'un bouleversement ayant détruit sa personnalité antérieure : « J'ai été canoncée, bombardée, on m'a coupé le cou, on m'a autopsiée », tantôt ce sont des oiseaux, des pigeons qui lui ont mongé la tête ; elle n'a plus de cheveux, plus d'estomac, elle est vide.

D'autre part, c'est le délire de négation de la personnalité adulte, sociale, professionnelle de Lucie L..., sage-femme en chef. Elle est toujours, tantôt un bébé, tantôt elle a 9, 12 ou 13 ans. Pourtant il est assez remarquable que malgré cette catastrophe psychique, malgré aussi son âge et le long séjour à l'Asile, elle garde encore des connaissances assez précises de l'obstétrique. Elle nous reconnaît aussi, facilement, au cours des entrevues ultérieures, et se doute de notre qualité de médecin.

Nous avons enfin, sous la direction du Docteur Lagache, pro-

cédé à l'examen du niveau mental de Lucie L..., en nous servant des testes du Docteur Simon, et cela en deux séances.

Attentive et docile, au cours de la première séance, elle paraissait plus fatiguée, moins complaisante pendant la seconde.

Les résultats de ces épreuves se laissent résumer, de la façon suivante :

1. Epreuve de répétition des chiffres : résultat positif, jusqu'à 5 chiffres.

2. Epreuve de répétition des syllabes : résultat positif jusqu'à 22 syllabes.

3. Compte exactement 11 fr. 14 sous, mais ne sais pas combien 14 sous font de centimes.

4. Epreuve d'interprétation d'images (déménagement, tableau de misère, prisonnier) : Résultat : échoue totalement.

5. Répond aux questions faciles, échoue aux questions difficiles.

6. Epreuve de la critique des phrases absurdes : Echoue totalement (se tait ou prononce des phrases incohérentes).

Lucie L... est orientée dans le temps (dit l'année, le mois et le jour), et dans l'espace (« Nous sommes à Sainte-Anne, aux femmes ») ; mais est incapable de dire son âge et la date de sa naissance (« J'ai 12 ou 13 ans, je crois »). Il semble bien que ceci soit en rapport avec son délire de négation de sa personnalité adulte. (Bien que, au début de l'examen d'orientation, la malade dit son nom et prénom).

On pourrait donc, en se basant sur les résultats de ces épreuves, comparer le niveau mental de Lucie L... à celui d'une débile moyenne.

CHAPITRE II

COMMENTAIRES

1. DIAGNOSTIC POSITIF .

(Résumé de l'observation médicale.)

C'est vers la fin mai 1901 - - la malade étant âgée de 33 ans — que la psychose devient apparente à l'entourage. La première manifestation morbide a lieu en juin, une période de dépression et de concentration au cours de laquelle elle cessa d'être communicative, comme elle l'était auparavant, puis cet état déjà morbide s'aiguisa et donne lieu à des symptômes à prédominance nocturne : insomnie, onirisme, agitation, anxiété. L'interrogatoire mettait en évidence un délire de structure paranoïde à thème de persécution et d'agression corporelle (on veut la faire mourir), et d'influence. Elle avait des hallucinations verbales, sous forme des paroles étrangères et des paroles imposées (on la fait parler). Sa présentation témoignait d'un certain degré de dépression. Tel est l'ensemble des faits qui résulte du dossier administratif et des certificats médicaux ; état pour lequel la malade est internée d'office le 5 juin 1901.

Pendant les premiers mois de son séjour à la clinique, le tableau clinique se précise. La malade se montre agitée, anxieuse, incohérente. Il se confirme que le délire est bien de structure paranoïde. Le thème de persécution se précise. Elle accuse de l'hypnotiser tantôt son amant, pour la posséder davantage, tantôt le Docteur R..., chef de clinique. De plus, on voit s'ébaucher un thème, qui sera développé abondamment, le thème d'homosexualité. Les femmes d'entourage apparaissent comme des hommes, et « on lui fait venir des goûts contre nature ». La malade exprime des idées de suicide et fait une tentative de strangulation. Les expériences délirantes sont variées. Ce sont : 1) Des faits d'onirisme ; 2) Des phénomènes d'influence, d'inhibition ou d'emprise ; 3) Des troubles psycho-sensoriels, de la vue, du goût, de l'odorat, de la sensibilité générale et génitale ; 4) Des pseudo-hallucinations versales ; 5) Des interprétations : sentiment de subir une surveillance, fausses reconnaissances. Enfin, la malade, bien orientée, a conscience de la

catastrophe dont elle est la victime : elle pense qu'on la fait devenir folle.

Dès *juillet* 1901, la présentation de la malade se modifie. On a l'impression que le processus devient moins actif et que l'on va pouvoir faire le bilan, après cette poussée aiguë. La discordance apparaît nettement, dans la mobilité de l'humeur, la gaité et le rire sans motif, l'ambivalence. La malade montre cette réticence un peu hargneuse si particulière aux schizophrènes. On voit s'ébaucher une réaction extrêmement importante : la négation de la personnalité antérieure, elle s'irrite lorsqu'on lui rappelle son métier de sage-femme. En novembre, elle fait une tentative de strangulation.

En 1902, la culpabilité qui n'avait jusqu'ici été que l'objet de dénégations et l'occasion d'idées de persécution est avouée presque avec défi : elle a fait des avortements, et s'est fait avorter elle-même.

De 1903 à 1905, on note divers signes de discordance, mais le délire ne fut pas exploré. En 1905, cependant, on mentionne certaines réflexions qui peuvent faire penser à des idées d'énormité (« Je suis le Gargantua de la salle »), et à un thème de zoopathie (deux cigales sont entrées dans son corps, par une déchirure du vagin).

En 1906, quelques notes précisent le thème d'homosexualité : elle n'est plus une femme, ayant été opérée ; elle est un homme, ayant de l'homme tous les caractères psychiques et somatiques, elle se sent agressive envers les femmes. Par une inconséquence qui témoigne de la structure paranoïde du délire, elle raconte qu'elle a accouché de deux enfants dans le service. On voit également intervenir un thème de grandeur et de richesse. A plusieurs reprises, on note des propos nettement schizophasiques.

En 1906 et 1907, on voit aussi se préciser le thème de zoopathie : il semble que la conscience de la maladie s'exprime symboliquement dans l'idée que les oiseaux lui ont mangé la tête, qu'on lui a mis des intestins de chat dans le ventre, qu'elle a un serpent dans la tête.

En 1908, l'homosexualité est ce qui se détache le plus nettement des propos schizophasiques : « Elle est un homme, on lui

a retourné le scrotum » ; un jour elle entre dans le bureau, se plaignant d'avoir été masiurbée par deux religieuses.

Dans les années qui suivent, on note qu'elle est habituellement calme et ne paraît s'exciter que lorsqu'elle a des hallucinations. L'apport le plus intéressant a trait à la négation de son passé personnel : la négation de son passé de sage-femme a pour corrélatif l'affirmation qu'elle n'est plus qu'un enfant (1910).

En 1913, survient une réaction qu'il faut rapprocher de ses tentatives antérieures de suicide, sorte de tentative de suicide partiel : La malade tente de se brûler les organes génitaux « pour que son âme, dit-elle, s'envole au ciel ». On a l'impression que cet acte énigmatique marque le terme de l'activité du processus.

An partir de 1915, la malade est moins hallucinée ; elle nie toutes les idées antérieures. En 1917, on note qu'elle tend à devenir plus calme, plus indifférente. La négation du passé personnel s'exprime par l'idée qu'elle est morte, qu'on lui a coupé la tête, qu'on l'a trépanée.

L'état de la malade est tel qu'il résulte des observations faites au cours de ces dernières années, peut être considéré comme terminal. C'était l'état d'autisme, mais un autisme moins profond qu'il ne l'est bien souvent, qu'il ne l'est par exemple chez plusieurs vieux schizophrènes du service. La malade a une activité stéréotypée, aide à faire le ménage de certaines parties du service. Elle n'aime guère que l'on s'occupe d'elle, se laisse cependant interroger, prend elle-même l'initiative d'interrompre l'entretien lorsqu'elle en a assez. Au point de vue intellectuel, elle est à peu près orientée. Il est très net que parmi les tests, ce sont les plus difficiles qui ne sont pas réussis (interprétations d'images, phrases absurdes à critiquer, questions difficiles). La négation de la personnalité est incomplète, paraît traduire une certaine conscience de la transformation subie ; certains souvenirs peuvent encore susciter une réaction appropriée. Par exemple : les larmes lui viennent aux yeux en voyant son nom sur son dossier (interrog. du 29 avr. 1936). Le langage présente les caractères de la « Schizophasie », mais la mise en évidence d'une conversation partielle de l'affectivité montre qu'il y a là plus qu'une salade des mots : les thèmes conservent

pour elle un sens et une valeur que le psychopathologue doit s'efforcer d'extraire de son examen et de son histoire.

Au total, cette longue évolution nous donne les images successives d'un long processus d'abord latent, évoluant à bas bruit, d'une brève poussée aiguë, après laquelle la malade s'enferme progressivement dans son autisme ; il existe encore un contraste entre les premières années de cette dernière période et les suivantes : au cours des premières, la malade se montre assez souvent sthénique, agressive ; le délire suscite des réactions personnelles, des tentatives de suicide et d'auto-mutilation. Dans les vingt dernières années, au contraire, les réactions coléreuses se font plus rares. Aucune tentative de suicide ou d'auto-mutilation n'a été faite, l'activité hallucinatoire décroît, comme si la malade était arrivée à une sorte de nouvel équilibre.

2. DIAGNOSTIC DIFFERENTIEL

Le diagnostic du cas ne présente pas de grandes difficultés, mais il peut susciter quelques remarques intéressantes concernant l'histoire des idées.

Le début de l'évolution coïncide avec la vogue des conceptions nosographiques de Magnan : aussi le diagnostic porté est-il celui de dégénérescence mentale. Certains certificats insistent sur le caractère aigu des accidents et les auteurs ont eu visiblement dans la pensée la notion de la bouffée délirante polymorphe.

En 1910, nous trouvons mentionné pour la première fois, dans un certificat semestriel, le diagnostic plus précis de démence précoce. De quelle forme clinique, dans le cadre kraepelinien, s'agit-il ? Evidemment de la D. P. paranoïde, étant donné l'existence d'un délire de structure paranoïde et d'un déficit de caractère dissociatif.

Dans la perspective de la nosographie allemande, on peut porter le diagnostic de « Schizophrénie ». En France, on sait que le Professeur Claude a introduit une distinction entre la D. P. et la Schizophrénie, qu'il envisage comme formant deux groupes distincts de démences primaires du jeune âge.

La démence précoce d'après le Professeur Claude, la D. P. vraie (type Morel), aurait un caractère accidentel sans charge héréditaire similaire, sous l'influence d'une toxi-infection, fatigue même, ou de la puberté. Elle débute, et c'est là son caractère propre, par un affaiblissement intellectuel global primitif, plus ou moins complet, en tant que fait initial. Enfin la D. P. se caractériserait par des lésions organiques histologiques de la corticalité et des noyaux sous-jacents. On lui reconnaît deux formes cliniques : la f. hébéphrénique et hébéphréno-catatonique de la symptomatologie kraepelinienne.

La schizophrénie, soit dans sa forme délirante, soit catatoni-

que, résulterait d'un processus psychogène, évoluant sur un terrain constitutionnel spécial (constitution schizoïde). Ce processus psychogène serait déclenché par un trauma psychique, un complexe effectif. La schizophrénie n'est que l'étape évolutive ultime d'un processus pathologique, dont le point de départ est dans la constitution schizoïde. Entre la constitution schizoïde, compatible avec l'activité intellectuelle et sociale normale et la schizophrénie, se place un état intermédiaire, pathologique, la schimomanie. A cette période, la pensée autiste commence à s'organiser. Tous ces état intermédiaires, à partir de la constitution schizoïde et aboutissant ou non à la schizophrénie, constituent le groupe des schizoses.

La schizophrénie se caractérise par la dislocation de la synthèse psychique supérieure, des troubles des associations, de l'affectivité, la perte de contact avec la réalité ambiante.

Ici, dans notre cas, on porterait le diagnostic de psychose paranoïde schizophrénique.

3. DIAGNOSTIC ETIOLOGIQUE

(Remarques pathogéniques)

Dans le cas particulier, il nous est à peu près impossible de préciser l'étiologie de la maladie, en l'absence de tout renseignement sur les antécédents personnels et héréditaires de la malade dans l'observation. Cependant, M. le Professeur Claude, dans son article sur « Les Psychoses Paranoïdes » publié dans l'*Encéphale* (1925), rapporte en passant, sur Lucie L..., les propos suivants :

« Cette femme instruite, et possédant une grande valeur professionnelle, s'était signalée, dès le début, par des réactions paranoïaques ; orgueilleuse, susceptible, revendicatrice, elle manifestait dans l'exercice de ses fonctions un autoritarisme qui la mettait fréquemment en conflit avec le personnel médical du service. Le délire se serait manifesté à la suite de froissements d'amour-propre, et d'une déception amoureuse... »

Par ailleurs, la malade est entrée dans le service de Sainte-Anne à une époque où l'on ne pratiquait pas chez ces malades les examens biologiques que l'on pratique systématiquement aujourd'hui.

La nécropsie apportera évidemment un supplément d'information dont l'intérêt sera multiplié par l'existence d'une observation suivie pendant 35 années et relativement complète.

A défaut d'anamnèse, d'examen biologiques et de nécropsie, de l'étude générale du cas se dégage cependant une notion du point de vue étiologique : ce cas n'est pas de ceux qui s'expliquent par un développement, une efflorescence de la personnalité antérieure à la psychose ; il y a au contraire discontinuité entre la psychose et la personnalité antérieure, que la maladie a bouleversée et partiellement détruite. En d'autres termes, la maladie est l'expression d'un processus probablement physique, encore ignoré, mais dont on soupçonne l'existence.

C'est ce qui donne une portée à certains faits biographiques mentionnés par la malade. Suivant une conception chère à la psychologie populaire, on pourrait facilement se laisser aller à

admettre que la maladie a suivi l'abandon de la malade par son amant. Cet événement, réel ou non, a une signification et nous en tirerons parti dans quelques remarques sur la sexualité de la malade. S'il est réel, il ne semble pas avoir la portée d'une cause déterminante, tout au plus d'une cause occasionnelle. De l'intrication des symptômes du processus et des réactions aux événements de la vie de la personnalité déjà modifiée par le processus résulte ce que certains auteurs ont appelé la « réaction psychotique primaire ».

Remarques pathogéniques

S'il est impossible de dégager de l'étude de l'observation une étiologie évidente ou pour le moins probable, il est cependant permis d'essayer, par l'analyse du cas, d'en préciser la pathogénie. Nous nous placerons pour cela à un certain nombre de points de vue, exprimant les diverses hypothèses, que l'on peut faire sur la genèse de la maladie.

A. — On peut d'abord se demander si la maladie est l'effet d'un déficit de l'intelligence, d'une démence au sens le plus large du terme. L'examen clinique permet d'affirmer qu'il ne s'agit pas d'une démence profonde, d'une démence au sens strict du mot. La malade est encore capable d'une activité pratique, bien qu'elle soit très automatique et très inférieure de niveau à celui de son ancienne profession. L'interrogatoire montre qu'elle est orientée dans le temps et dans l'espace ; sa réponse absurde en ce qui concerne son âge (« J'ai 12-13 ans »), est l'expression non d'un trouble intellectuel, mais d'une attitude délirante et d'une atteinte du moi. Elle peut donner des réponses tout à fait pertinentes, bien qu'il lui arrive souvent de répondre à côté, et de nous perdre dans une logorrhée schizophasique. Mais cette logorrhée n'est pas complètement dépourvue de sens ; du moins nous n'avons pas le droit de l'admettre sans chercher davantage, puisque la malade est encore capable d'une certaine activité intellectuelle. Ses propos ont *un sens* pour elle, et d'ailleurs l'étude de l'observation permet même de les comprendre. Si l'on examine la malade par la méthode des tests, elle s'y prête fort bien ; les épreuves qu'elle ne réussit pas, sont simplement les plus difficiles (voir plus haut).

La bonne volonté et l'adaptation à l'épreuve ne doivent pas être mises en cause, puisque les épreuves les plus faciles sont réussies.

Ces données n'épuisant pas l'étude de l'état intellectuel de la malade, il convient encore d'insister sur la structure de sa pensée. Elle ne respecte plus les principes d'identité et de non-contradiction, qui caractérisent la pensée logique normale, la pensée « socialisée ». C'est une des raisons pour lesquelles nous ne la comprenons pas. Ce n'est pas là un trait purement intellectuel. Il est aussi l'expression de l'ambivalence affective de la malade. Mais on peut dire encore, dans cette façon de voir, que l'intelligence n'a plus sa force de limiter l'ingérence du sentiment dans le travail de la pensée.

Au total, au point de vue de l'intelligence, la malade présente un déficit de niveau, d'efficiencia et de structure, caractéristique de la « dissociation ».

B. — L'étude de la personnalité est un aspect capital de l'examen du cas de Lucie L... En effet, la malade a présenté et présente encore un délire de négation, qui a pu comporter des idées de négation d'organes, voire d'énormité ; mais dont le trait essentiel et constant est la négation de la personnalité antérieure à la psychose, de son identité en tant que Lucie L..., sage-femme en chef à la Maternité de Beaujon. La négation appuie particulièrement sur la profession de sage-femme.

Mais cette attitude négative a pour contre-partie des attitudes positives de forme variable et contradictoire. Pendant une longue période, nous avons vu Lucie L... affirmer qu'elle était un homme, qu'elle en avait les caractères physiques et psychiques. D'une façon plus constante, au moins dans les dernières années, ce qu'elle affirme, c'est qu'elle est un enfant, tantôt de 12 ou 13 ans, tantôt un bébé. Les attitudes négatives et positives justifient la conclusion que Lucie L... a perdu les notions d'identité et de permanence de la personnalité. Mais il nous faut nuancer cette conclusion et prendre garde que la négation est incomplète, qu'elle porte moins sur les propriétés formelles générales du moi, que sur le contenu de ce moi.

(En langage philosophique, on dirait que la négation porte plus sur le « moi existentiel » que sur le « moi transcendantal »).

L'interprétation de cette négation est très délicate. Certains

n'hésiteraient pas à la ramener à des sentiments de dépersonnalisation qui pour eux constituent les expériences vécues dont les thèmes des délires paranoïdes ne sont qu'une expression médiate et intellectuelle. Mais de tels sentiments ne peuvent se saisir qu'au début de la maladie, à la phase de schizophrénie active à laquelle il conviendrait de se reporter, contrairement aux vues kraepelinienues, pour saisir l'essence de la maladie.

Une autre hypothèse très proche de la précédente est que la malade exprime ainsi d'une manière approximative la conscience de la catastrophe qui a bouleversé sa personnalité. Dans le cas présent, nous pensons qu'on ne peut se passer d'envisager le problème sous l'angle des rapports de la personnalité et de la sexualité.

C. — *Personnalité et Sexualité.* — Examiner le cas du point de vue de la sexualité est légitime et nécessaire, étant donné qu'à côté du thème de négation de la personnalité, un autre thème non moins important a trait à l'homosexualité. En ce qui concerne la personne de la malade, il consiste, dans l'affirmation qu'elle est un homme, qu'elle a été fille ou garçon, et toutes sortes de variations sur ce thème.

En ce qui concerne le choix de l'objet, il consiste en un attrait érotique envers les femmes, attitude très ambivalente d'ailleurs ; tantôt la malade a une attitude agressive, viriloïde, envers les femmes ; elle veut les étrangler, les embrasser ; tantôt elle a une attitude passive. Elle les prend pour des hommes ; elle se plaint que deux religieuses l'ont masturbée ; ailleurs elle se plaint qu'on lui a fait venir des goûts contre nature, qu'on l'a fait devenir sage-femme pour faire d'elle une « salope ».

L'existence d'une fixation homosexuelle dans la paranoïa et la schizophrénie est une donnée psychanalytique classique. Ici, cette hypothèse serait dans une certaine mesure confirmée par le choix de la profession, dont la malade dit, elle-même, qu'on la lui a fait prendre, pour faire d'elle une « salope ».

Le Docteur Lagarche nous a communiqué certains détails de l'analyse d'une paranoïaque, qui montre que le choix de cette profession peut être en relation avec des aspirations homosexuelles plus ou moins inconscientes et sublimées.

Si nous croyons la malade, le début de la maladie aurait suivi une déception amoureuse : elle aurait été abandonnée par son amant qui ensuite, remarquons-le, devient le persécuteur. Quelle que soit la réalité de ce fait, il présente un intérêt au point de vue de l'évolution affective de la maladie. La frustration hétérosexuelle expliquerait le renforcement collatéral de l'homosexualité, la sexualisation des sublimations sociales.

La malade aurait pu se défendre contre cette homosexualité, par un délire de persécution et un délire de grandeur. Ces instances existent chez elle, mais elles sont peu développées et éphémères. Il semble que tout le délire de négation de la personnalité ait précisément pour but d'écarter l'imputation d'homosexualité. La malade n'a pas réussi à rejeter cette homosexualité par un mécanisme de projection, comme dans le paranoïa ; elle la rejette par une véritable auto-mutilation, en renonçant à sa personnalité adulte, en la niant, en niant sa profession de sage-femme, au total par un mécanisme de négation.

Cette négation s'avérerait ainsi comme une instance auto-punitrice, hypothèse que confirment les idées actives de suicide, la tentative de mutilation portant sur les *organes génitaux*. Une telle attitude n'eût pas été compatible, semble-t-il, avec un narcissisme, c'est-à-dire amour de soi-même, intensément positif (auquel cas le délire de grandeur se serait développé).

Les psychanalystes seraient sans doute d'accord pour admettre, dans la perspective de la doctrine de Freud, que la somme de régression caractéristique de ce cas va de l'homosexualité sublimée à l'auto-érotisme, comme c'est généralement le cas dans la démence précoce.

CONCLUSIONS

1. — La psychose de Lucie L... est un cas que l'on peut diagnostiquer, selon la terminologie adoptée, de forme paranoïde de démence précoce (kraepelin), de schizophrénie (Bleuler), ou de psychose paranoïde schizophrénique (Claude).

2. — Au point de vue intellectuel, le cas comporte une triple régression de niveau, d'efficiencia et de structure.

3. — Au point de vue de la personnalité, il est caractérisé par une négation incomplète de la personnalité sociale, de la profession exercée, et l'affirmation d'un retour à la personnalité prépubère.

4. — Au point de vue sexuel, le délire met manifestement en œuvre des tendances homosexuelles, dont le rejet paraît avoir contribué à la négation de la personnalité sociale et adulte spécialement incriminable à ce point de vue, étant donné la profession exercée ; le faible développement du délire de persécution et de grandeur, la négation de la personnalité seraient les indices d'une régression profonde.

5. — En résumé, la psychose aboutit à un état d'autisme incomplet permettant encore des relations entre la personne et le monde extérieur.

Vu : *Le Président de thèse,*
M. CLAUDE

Vu : *Le Doyen,*
ROUSSY.

Vu et permis d'imprimer :
Le Recteur de l'Académie de Paris,
CHARLETY.

BIBLIOGRAPHIE

- P. BALVET. — *Le sentiment de la dépersonnalisation dans les délires de structure paranoïde* (Thèse de Lyon, 1936).
- Prof. H. CLAUDE, A. BOREL et GILBERT ROBIN. — *Démence précoce, Schizomanie et Schizophrénie* (L'Encéphale, mars 1924).
- Prof. H. CLAUDE. — *Les Psychoses paranoïdes* (L'Encéphale, 1925).
- Prof. H. CLAUDE. — *La Schizophrénie* (Rapport de psychiatrie, au XX^e Congrès des Aliénistes et Neurologistes français et de langue française à Genève, août 1926).
- JACQUES DELMOND. — *Essai sur la Schizophasie* (Paris, 1935).
- M. ENGELSON. — *Evolution et structure de la Schizophrénie*.
- P. HUMBERT. — *Homosexualité et Psychopathies* (Paris).
- D. LAGACHE. — *Les hallucinations verbales et la parole* (Paris, 1934).
- E. MINKOWSKI. — *La Schizophrénie*.

TABLE DES MATIERES

INTRODUCTION	7
I. CHAPITRE. : LE CAS DE LUCIE L...	
1. Dossier administratif	11
A) Procès verbal du Commissaire de Police.	
B) Certificat médicaux.	
2. Observation médicale	15
3. Ecrits de la malade	36
4. Examen clinique de la malade	44
II. CHAPITRE. : COMMENTAIRES.	
1. Diagnostic positif : résumé de l'observation médicale.	51
2. Diagnostic différentiel	55
3. Diagnostic étiologique : remarque pathogéniques ..	57
A) L'Intelligence.	
B) La Personnalité.	
C) La Sexualité.	
CONCLUSIONS	62
BIBLIOGRAPHIE	63

